

Laurent Gaissad et Catherine Deschamps

Des sexualités dans l'espace public. Moments « autres » et co-voisinages multiples

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Laurent Gaissad et Catherine Deschamps, « Des sexualités dans l'espace public. Moments « autres » et co-voisinages multiples », *Espace populations sociétés* [En ligne], 2007/2-3 | 2007, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 13 octobre 2012. URL : /index2238.html

Éditeur : Université des Sciences et Technologies de Lille

<http://eps.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : /index2238.html

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Tous droits réservés

Laurent GAISSAD
Catherine DESCHAMPS

Projet « Normes, genre et sexualités »¹
Université Libre de Bruxelles – CP 137
Avenue Franklin Roosevelt, 50
1050 Bruxelles
lgaissad@ulb.ac.be
CathDes@Club-Internet.fr

Des sexualités dans l'espace public

Moments « autres » et co-voisinages multiples

« *Le double rapport qu'ils [les migrants] entretiennent avec un espace d'origine et un espace d'accueil précarise leur inscription dans un site mais en contrepartie leur permet cette souplesse qui revient à déplacer leurs centres avec eux.* » [Tarrius, 1995, pp. 30-31]

Une évidence à la peau dure : la sexualité secrète, rencontres furtives entre hommes ou recours à la prostitution,² n'aurait pour seul refuge que les nuits de nos grandes villes. *A fortiori*, elle serait cantonnée aux enseignes commerciales d'un « milieu », à certains quartiers et à ses rues mythiques, comptoirs polymorphes du sexe récréatif, ingrédient indispensable à toute vie noctambule, urbaine et « civilisée ». En réalité, les territoires de rencontre, les occasions d'avoir des relations sexuelles entre hommes, ou de négocier leurs

« *Les qualités sensibles, lumineuses et sonores [...] sont [...] tout à la fois des dispositifs construits qui équipent l'espace ou le scénographient, et des dispositions ou des arrangements de visibilité qui n'ont de pertinence que dans et par un moment d'action.* » [Joseph, 1998, p. 21]

tarifs avec *les uns, les unes ou les autres*,³ débordent dans le temps et les lieux ce miroir aux alouettes, espace publicitaire où se résorbe presque la qualité d'espace public. De tels domaines réservés, l'expression indigène même a tôt fait de les désigner comme « parcs à pédés », « sexodromes » et autres « tapinlands ».

Il est certes difficile de nier que la nuit est longtemps restée une frontière. Pour preuve, d'aucuns l'envisagent encore surtout comme un territoire à aménager et à conquérir

¹ Projet « Normes, genre et sexualités » (cf. http://www.ulb.ac.be/droit/dchd/normes_genre_et_sexualites.html) : Intimités, sexualités et normes. Pour une histoire comparée des pratiques occidentales aux 19^e et 20^e siècles. Laurent Gaissad est également associé au Centre Interdisciplinaire de Recherches Urbaines et Sociologiques (CNRS - Toulouse). Catherine Deschamps, associée au

Laboratoire d'Anthropologie Sociale (EHESS - Paris), enseigne la sociologie urbaine à l'École d'Architecture de Paris Val-de-Seine.

² Pour de plus amples développements que dans cet article, voir L. Gaissad (2005) et C. Deschamps (2006).

³ Du titre de D. Welzer-Lang et al. (1994).

[Gwiadzinski, 2000, p. 87]. Il y a donc une politique de la ville la nuit, comme si le territoire en « marge temporelle » avait vu se développer d'autres règles, un ordre et des légitimités propres [Cauquelin, 1977]. Ainsi, la fée électricité, atténuant l'amplitude de luminosité entre le zénith et l'heure du crime, n'aurait pas totalement escamoté les différences.

Mais l'observation des gestes des « dragueurs », les va-et-vient des clients, ou encore les stratégies de « *carrière* »⁴ des hommes et des femmes prostitués, indiquent une occupation temporelle plus complète et complexe que ne le laissent envisager ces représentations. Si la succession des nuits et des jours est faite de temps multiples et variables, ni les unes ni les autres ne sont des vacances du sexe en extérieur. De même, les co-voisinages permettent de dessiner autant de continuités que de ruptures sur des territoires partagés et, parfois seulement, bataillés : au minimum, la notion de « ghetto » est contestable, tant des porosités spatiales et temporelles viennent s'immiscer.

Cet article se fonde sur deux séries de terrains, réalisés entre 1995 et 2005, aux caractéristiques apparemment dissemblables. Des enquêtes au long cours ont été menées sur des lieux de drague en plein air entre Marseille, Toulouse et Barcelone relevant de véritables « territoires sexuels », dynamiques mais peu visibles pour ceux qui n'en partagent pas les motifs. Le recueil des données s'est également effectué à partir d'entretiens approfondis, et en suivant les actions associatives de prévention du sida engagées dans la rue, la nuit sur les lieux publics de sexualité entre hommes, tarifée ou non. Par ailleurs, la mise en écho des archives municipales ou de la police avec les dossiers de la presse locale a rendu possible une histoire urbaine immédiate. Pour ce qui est des personnes prostituées de rue, elles ont été rencontrées essentiellement à Paris

et en proche banlieue, mais aussi à Lille et à Lyon. D'abord approchées au moyen de trois associations qui « tournent » de nuit ou de jour dans les secteurs de prostitution, elles ont ensuite été abordées sans « entremetteurs institutionnels », sur leur « terrain », dans les cafés alentours, à leur domicile privé ou lors des débats qui ont accompagné la mobilisation des hommes et des femmes prostitués dès l'automne 2002. Les « dragueurs » du Sud de la France, dans leur langage corporel fait de silences, s'opposent aux femmes, hommes et transgenres prostitués de Paris et de sa proche banlieue, dans leur production de vacarme : les premiers recherchent du plaisir sans vouloir publiciser leur démarche hors « cibles » ; les seconds proposent un service et ont besoin de le faire savoir.⁵ De même, les « dragueurs » ont l'air de n'être que de passage sur les territoires observés, tandis que celles et ceux qui vendent des services sexuels stationnent parfois longtemps sur « leur » bout de trottoir, près de « leur » arbre, sous ce lampadaire qui les médiatise. Enfin, les uns et les autres ont parfois affaire à la police. Mais la chasse aux sorcières touche plus particulièrement les personnes prostituées, notamment depuis la répression consécutive au vote de la loi pour la sécurité intérieure.⁶ Le profil et les parcours des clients font jonction : à l'instar des hommes en quête de sexe anonyme et gratuit, ils ont un désir précis, ne passent que le laps de temps nécessaire à son assouvissement, et ne tiennent pas souvent à rendre public leur recours à la prostitution. Les co-voisinages de ces trois catégories de population sont au demeurant comparables : selon les moments, au côté des « dragueurs », des personnes prostituées et des clients, on croise parfois des riverains, des salariés des espaces publics, des commerçants ayant pignon sur rue, des touristes, ou encore des « *faiseurs de bien* »,⁷ ces institutionnels chargés de préventions diverses.

⁴ Au sens de Becker H. (1985).

⁵ Une des étymologies de « tapin » renvoie à celui qui bat tambour, donc celui qui fait tapage. En outre, le verbe « prostituer » vient du latin *pro-*, « en avant », et *statuere*, « placer », en d'autres termes « exposer en public ».

⁶ La LSI, publiée le 18 mars 2003, fait du racolage actif ou passif sur la voie publique un délit, passible d'une peine de deux mois d'emprisonnement et d'une amende de 3750 euros.

⁷ D'après R. E. Park, cité par W. Raushenbush (1979, p. 96). H. Becker (1985) parle « d'entrepreneurs de morale ».

1. DES TEMPORALITÉS PROPRES À L'ENTRE-SOI

La catégorie « dragueur » est celle que les hommes rencontrés sur les différents lieux du Sud de la France et à Barcelone utilisent pour s'autodésigner. Sa pertinence socio-anthropologique repose également sur sa construction non plus identitaire, mais en fonction du désir des individus ; considéré comme topique central, c'est bien lui qui fédère les trajectoires en des lieux et à des moments précis. À l'échelle d'une biographie quotidienne, les *passages* d'une situation à l'autre défont les certitudes et les appartenances sexuelles, matrimoniales ou statutaires pour les voir se reforger l'instant d'après. Est-il ou non homosexuel, adultère ou simple promeneur solitaire ? La disparité « Monsieur tout le monde » paraît ne devoir jamais ressembler à quelqu'un en particulier, si ce n'est en des territoires traversés de mille et une manières. Bien entendu, revendiquer l'usage d'une expression autochtone s'inscrit aussi en faux contre les catégories d'une épidémiologie qui a construit, au temps du sida, une partition factice des populations, au lieu de considérer la labilité des pratiques floues ou multiples en situation réelle. Ce qui distingue le « client » du « dragueur », c'est qu'à un instant précis et sur des espaces particuliers, il paie. Un autre jour, il pourra être dragueur à son tour, père de famille ou célibataire endurci. Le client, le plus souvent un homme, est une figure intermédiaire entre ceux qui occupent le territoire pour trouver gratuitement du sexe et les personnes prostituées. Ces dernières, à la différence des dragueurs, font entrer le liquide dans l'ordre des interactions qu'elles proposent ; à l'inverse des clients, elles produisent un service plutôt qu'elles ne recherchent de la sexualité.

L'existence de lieux de sexe en plein air est séculaire. Certains sont restés les mêmes de siècle en siècle ; le Journal de Jacques-Louis Ménétra [Roche, 1982] l'atteste pour Boulogne et Vincennes au temps des Lumières. D'autres se déplacent au gré des politiques urbaines, des aménagements et déménagements d'espaces verts. La prostitution, imparfaitement cachée au 19^{ème} siècle derrière des maisons closes, n'a jamais cessé d'annexer la rue, et d'autant moins depuis la loi Marthe-Richard de 1946. Mais ce fut long-

temps majoritairement le racolage qui se tenait sur les espaces publics. En France, bon nombre de personnes prostituées, en particulier les femmes, disposaient d'un studio où faire les passes. Pourtant, depuis près d'une décennie, la proportion de celles qui ne disposent d'aucun local est en progression : ce n'est plus seulement l'accroche qui fait spectacle, mais potentiellement aussi la sexualité marchande elle-même. Dès lors, les personnes prostituées, volontairement visibles au moment d'appâter, deviennent comme certains dragueurs volontairement discrètes au moment du service sexuel.

1.1. Quand nos nuits débordent nos jours

Dans la prairie des Filtres, le parc qui longe la Garonne en contrebas de l'immense esplanade du cours Dillon à Toulouse, plusieurs emplacements semblent voués à concentrer les relations sexuelles entre hommes. L'activité y varie en fonction de l'heure et fluctue suivant le trafic et les activités nocturnes sur l'esplanade et dans cette partie de Toulouse : la nuit déroule ses heures, et avec elles s'étiole le rythme des circulations ; dans le parc, l'activité sexuelle annexe doucement des espaces moins discrets. Avoir des rapports sexuels ostentatoires est parfois un enjeu, à l'évidence. Dans d'autres cas, l'alcool et les drogues autorisent la désinvolture. Mais l'heure avance, et presque graduellement, l'activité sexuelle se déplace pour s'approcher des sentiers les plus fréquentés ; elle va jusqu'à croiser le passage des populations matinales venant, le cas échéant, subrepticement à sa rencontre. Ces annexions successives de lieux où l'on s'autorise les actes sexuels varient également en fonction du calendrier hebdomadaire : à la « foule » des fins de semaine aux sorties plus tardives dans la nuit, s'opposent les soirées bien plus calmes du lundi et du mardi qui configurent autrement les lieux voués au sexe. Cela va de soi : c'est l'intention des dragueurs eux-mêmes qui détermine les usages du lieu. Quelle que soit cette intention, elle a toujours à « s'arranger » avec l'aspect matériel des espaces où la drague et les rapports sexuels ont lieu, comme elle en vient à « composer » avec les moments qui déterminent flux et rythmes des circulations.

À Montpellier, les circuits de la drague masculine empruntent l'autoroute A9. Les deux axes de Saint-Aunès, une dans chaque sens, en sont les étapes et la destination sans cesse renouvelées. Au milieu de la nuit, la drague y est facilement repérable : c'est l'activité unique d'une population homosexuelle assez homogène. Contraste avec l'évidence des faits et gestes nocturnes, une rencontre dans la journée passe inaperçue. Superposé aux activités autrement plus conventionnelles qui « cadrent » avec l'espace, l'ordre des transactions secrètes est alors tributaire d'un environnement marqué par une forte mobilité. Loin des continuités d'un temps « libre » réservé à la nuit, aux fins de semaine ou aux vacances, elles tirent bénéfice d'un temps « suspendu » [Gurvitch, 1958], d'un intervalle entre les durées du quotidien, autrement dit, de la discontinuité des activités ordinaires.

Dans les rues et les bois de prostitution, il y a aussi des heures de pointe et des heures creuses, des vacances trop familiales pour être bonnes pour le commerce, ainsi Noël ; des fins d'été ont laissé les clients sur la paille, etc... Contre toute attente, c'est la journée de semaine que les femmes les plus anciennement installées sur les trottoirs⁸ décrivent souvent comme la plus rentable. Cette journée connaît ses temps particulièrement prospères : le matin, lors du déplacement des clients salariés vers leur lieu de travail ; le midi, au moment de la pause-repas ; le soir, lors du retour au foyer. Les personnes prostituées vantent souvent les mérites de ces clients travailleurs : ils ont le double avantage de n'être en principe sous l'effet d'aucun produit, et d'être pressés par le manque de temps, dès lors de favoriser la rapidité des passes. Lorsqu'elles acquièrent du galon dans la « hiérarchie » informelle des trottoirs, les « traditionnelles » expriment d'ailleurs une satisfaction à pouvoir imposer horaires et emplacements aux nouvelles, pour préserver les leurs. Par effet miroir, la nuit se couvre des voiles du danger.

Ses heures sombres sont volontiers concédées aux jeunes recrues, celles qui ont moins eu l'occasion d'acquérir les compétences nécessaires à l'anticipation des risques,⁹ celles qui pourtant sont davantage confrontées aux hommes pris par l'alcool, aux bandes, aux « désœuvrés », à d'autres encore qui, précisément, sont stimulés par les ambiances équivoques. L'arrivée massive des femmes d'Europe de l'Est et d'Afrique anglophone dans les grandes villes françaises depuis la seconde partie des années 1990 a renforcé le sentiment d'inhospitalité nocturne. Ces nouvelles populations font agir deux ressorts de la peur : celle de « l'étranger », envahisseur de l'espace urbain, celle des « réseaux » extra-territoriaux, perçus à tort ou à raison comme plus sanguinaires que le « milieu » d'antan, parisien, marseillais ou bastiais. Cette modification contemporaine du paysage de la prostitution rehausse la frontière de la fin du jour et du petit matin.¹⁰ Surspectacularisant une nuit dangereuse, elle ne sera pas sans conséquences sur la reprise de la médiatisation autour de la prostitution au tournant du millénaire, de là sur l'intervention politique et législative.

1.2. L'espace sexuel au rythme de l'automobile

Mais il est des changements au long cours qui concernent plus globalement l'ensemble du marché du sexe en plein air, qu'ils se manifestent ou non par des rétributions monétaires. En filigrane, des descriptions de terrain en parsèment les indices :

Sur l'île du Ramier, au milieu de la Garonne à Toulouse, les trajets en voiture convergent vers l'obscurité protectrice du bois où deux axes de stationnement, à chaque entrée, les attirent. On passe d'un parking à l'autre tout au long de la nuit, suivant l'heure ou le jour de semaine, mais le « grand » parking est le plus fréquenté, dès la nuit tombée et jusque dans la journée. Il est souvent saturé de véhicules au milieu de la nuit, surtout en fin de semaine, et certains font alors demi-tour,

⁸ Les femmes, et dans une moindre mesure les transgenres, restent bien plus longtemps dans la prostitution de rue que les hommes. Leur longévité n'est pas sans conséquence. C'est à elles, davantage qu'à leurs confrères, que s'applique notamment la notion de « carrière ».

⁹ U. Hannertz (1983, p. 154) évoque un « *flair* » (seren-

dipity) articulant hasard et aptitudes à négocier l'accessibilité urbaine, qui s'applique aux dragueurs, aux personnes prostituées et à leurs clients. Il s'acquiert d'autant que l'expérience du sexe en extérieur est ancienne.

¹⁰ L'usage du mot « frontière » renvoie ici à Melbin (1978, pp. 3-22).

ou vont se garer plus loin au bord du fleuve. Le week-end, l'effet de « masse » est aussi perceptible sur le « petit » parking situé à l'autre extrémité du parc. Certes, on occupe plus durablement le « grand » parking où les discussions vont bon train quand il y a du monde : elles rendent d'ailleurs l'activité très visible au point qu'un regard suffit pour estimer l'ambiance d'un soir dans toute l'île. Plus discret, le « petit » parking attire ceux qui vivent la foule et la convivialité comme une contrainte. Toujours, de nouveaux coins apparaissent aux heures de forte affluence : avec l'encombrement des parkings, ces parcours « à l'écart » coïncident avec les heures où codes et réseaux du milieu gai de la ville prédominent. Le trafic diminuant en fin de nuit, l'activité se replie à nouveau sur le « grand » parking. Depuis ce « centre » et le « pic » des nuits de fins de semaine, la drague au Ramier s'organise à la fois dans l'espace *et* dans le temps, en autant de situations intermédiaires au sol *et* dans la durée.

Pour atteindre les bois de Boulogne et Vincennes, ou encore les nationales longées de forêts où se sont réfugiées certaines femmes prostituées depuis que la répression en a fait les personnages *non grata* de la ville, la voiture est nécessaire. Au cœur même de Paris, les zones publiques de prostitution qui perdurent sont ouvertes à la circulation automobile. La fameuse rue Saint-Denis est par exemple aujourd'hui divisée en deux parties : la première, piétonnière, se suffit de devantures de sex-shops dont seules les enseignes mordent les hauteurs de la rue ; la seconde, plus au nord et accessible aux automobilistes, voit des prostituées attendre devant des portes d'immeubles, au seuil de longs couloirs étroits. Les politiques locales ne s'y trompent pas : perturber le flux automobile, c'est tenter de décourager la prostitution. Ainsi, avenue Foch, là où des femmes racolent en « citadines », le sens de circulation des contre-allées est sans cesse modifié, et aucune des deux contre-allées ne peut se parcourir d'une traite. Le règne de la circulation automobile a ainsi imprimé sa marque sur la reconfiguration du marché du sexe. Les quatre-roues sont à la fois un outil de locomotion et de repérage pour les clients,

le « bureau » de certaines personnes prostituées et, parfois, que ce soit celles des uns ou des unes, le lieu où se tiennent les passes. Dans la capitale, les boulevards circulaires et les portes illustrent cette caractéristique contemporaine.¹¹ Avant le vote de la LSI, la densité de celles et ceux qui vendent des services sexuels y était maximale. Les boulevards des Maréchaux constituent le trajet idéal pour contourner Paris lorsque le périphérique est embouteillé ; ils sont un espace de transit dévolu en majorité aux salariés banlieusards qui s'y engouffrent soir et matin. À cette circulation de masse répond souvent une prostitution aux corps interchangeables : certaines femmes d'Europe de l'Est ou d'Afrique anglophone qui occupent les Maréchaux sont régulièrement déplacées de Porte en Porte, ou leurs horaires varient. Ces mouvements temporels et spatiaux visent à faire croire aux hommes qui accomplissent des trajets répétitifs qu'ils ont affaire à de la « chair fraîche ». Leur existence est souvent l'indice d'une contrainte proxénète. Les clients des prostituées concernées changent en outre continuellement, ce qui empêche de les cerner et peut augmenter l'insécurité. À l'inverse, les anciennes prostituées et les hommes, de nationalité française et algérienne notamment, tentent d'être stables : leurs clients sont pour une part non négligeable des habitués ; il s'agit donc d'être repérable à leurs yeux.

1.3. À l'heure du « cadrage » social et du contrôle policier

Les associations de prévention et les forces de l'ordre sont aussi véhiculées. À mi-chemin entre « société civile » et entre-soi, ces « *entrepreneurs de morale* » et ces institutions de contrôle ou de répression croisent régulièrement et volontairement les dragueurs et les personnes prostituées.

La présence sur les lieux de drague de « *fai-seurs de bien* », comme les associations de lutte contre le sida est souvent planifiée dans le temps. Prévisibles donc, comme à Toulouse, les sorties du groupe de prévention en « milieu ouvert »¹² qui ont lieu à intervalles réguliers et à date fixe, peuvent être esquivées : elles finissent par s'adresser aux seuls

¹¹ La brigade de répression du proxénétisme appelle ces boulevards circulaires les « *drive in* de la prostitution ».

¹² Expression empruntée au monde de l'action éducative.

habités des mêmes lieux aux mêmes moments, en général ouverts à la conversation et familiers des discours de prévention, dont ils sont destinataires ailleurs, notamment dans les commerces du milieu gai. Cela ne fait aucun doute cependant : lorsque les bénévoles investissent leur mission au point de développer de véritables stratégies de « rabattage » et d'encerclement des populations qu'ils prennent pour « cibles », comme il arrive sur l'île du Ramier [Jäcklein, 1998, pp. 6-7], ils modifient nettement les usages de l'espace où ils s'imposent, ne serait-ce qu'en y provoquant instantanément des départs en masse. À l'occasion, cette perturbation n'est d'ailleurs pas sans effet sur les autres lieux de drague de la ville qui captent le mouvement de repli provisoire. Certes, ces recompositions du territoire, ces effets d'éclatement dans et à partir de l'île du Ramier sont éphémères - comme l'intrusion ou la menace qui les forme, semble-t-il.

Les différents bus de prévention provoquent également des ruptures temporaires sur les trottoirs de prostitution. Leur intervention à des moments plus ou moins fixes facilite évitement ou sollicitation. À Paris, la variété des associations à proposer des tournées de nuit¹³ permet par ailleurs d'établir un choix : issues des politiques de « réduction des risques », des courants « abolitionnistes »¹⁴ ou encore des mouvements de charité chrétienne, elles ne proposent pas la prévention des mêmes « maux ». Leur soutènement idéologique épars attire des publics différents. Seules des jeunes femmes étrangères récemment arrivées n'opèrent pas de tri et sont des « consommatrices » fidèles. Plus souvent « proxénétisées » que les traditionnelles, les hommes ou les transgenres, ces associations sont pour elles des alibis. La distribution de préservatifs est parfois la seule forme d'échange que les hommes qui les contrôlent autorisent avec les non-clients. Ainsi, le passage des associations, avec les éternelles distributions de boissons chaudes et de biscuits, est pour ces jeunes femmes l'occasion de se

ménager une pause. Lorsque leur « mac » les appelle, elles peuvent répondre qu'elles se servent en petits capuchons de latex, promesses de nombreuses passes à venir.

Rien n'exclut toutefois les transformations plus durables. Sur les lieux de drague entre hommes, les travaux de rénovation entrepris en 1998 à l'occasion de la coupe du monde de football n'ont pas manqué, par exemple, d'affecter de manière très directe la fréquentation du petit bois qui jouxte le périmètre du Stadium à Toulouse. Jusqu'alors très occasionnelles, les rondes de police se sont multipliées au point de devenir quotidiennes, et petit à petit, l'intervention des agents s'est faite plus intempestive. Délaissant subitement motocyclettes et tournées ponctuelles sur la promenade, ils se sont mis à sillonner le dédale des sentiers au cœur de la forêt, montés sur des vélos tout-terrain, pour y surprendre les hommes en flagrant délit d'attentat à la pudeur. Simultanément, la mise en chantier brutale de la zone s'est accompagnée du renforcement des opérations policières visant à « nettoyer » les alentours immédiats des installations sportives rénovées.

Après la mise en application de la LSI, les forces de police ont également accru leur présence sur les espaces de prostitution. Outre des tournées plus fréquentes ou encore le changement de leurs horaires pour surprendre des « proies » la main dans le sac, de jeunes recrues de la police ont été mobilisées afin de rompre d'éventuels rapports de connivence. Ces mesures se sont soldées par de nombreuses arrestations ou expulsions qui, pour ne pas toujours s'être traduites par des procès pour racolage, ont été hautement dissuasives : de fait, à Vincennes et sur les Maréchaux, où la pression a été particulièrement insistante, le nombre des personnes prostituées a chuté. Mais une forme plus insidieuse de contrôle durable est évoquée par des traditionnelles. Il est à mettre à l'actif des « *entrepreneurs de morale* » : après le sida, le développement du caractère ambulatoire des associations de prévention aurait rendu

¹³ Que ces associations se déplacent presque exclusivement la nuit est révélateur d'un double mécanisme : dans leurs représentations, la nuit est le temps du danger, qu'elles seraient là pour réduire ; par ailleurs, les personnes qui se prostituent le jour leur réservent souvent un accueil hostile - nous y reviendrons.

¹⁴ Les politiques de réduction des risques sont à l'origine des actions de « santé communautaire », menées en concertation avec leurs publics. Elles visent à la prévention des risques d'une activité, et non à la prévention de l'activité elle-même, contrairement aux associations dites « abolitionnistes » qui ont pour but essentiel la « réinsertion ».

les personnes prostituées plus passives. Alors qu'auparavant quelques-unes allaient à la rencontre des associations, ces dernières se déplacent aujourd'hui vers l'ensemble d'une population. Selon l'interprétation des anciennes qui ont connu les deux périodes, cette perte d'agativité expliquerait en partie

le relâchement des liens de solidarité. Cette baisse de l'entraide, ou cette négligence de l'entre-soi, éclairerait les difficultés que les personnes prostituées ont eu à résister contre la récente répression. Il va sans dire que les femmes qui tiennent ces discours sont généralement réfractaires aux « *faiseurs de bien* ».

2. UNE MULTITUDE D'AGENDAS ET DE CO-PRÉSENCES

À Montjuïc, au-dessus de la vieille ville de Barcelone, comme ailleurs, la drague échangiste, diverses formes de prostitution, le commerce de toutes sortes de produits licites ou illicites - les drogues notamment - les rencontres de sectes ou de sociétés secrètes, semblent avoir annexé les lieux de longue date, lui conférant à bien des titres cette fonction, propre à l'*hétérotopie* imaginée par Michel Foucault, « *de contre-emplacement, d'utopie effectivement réalisée dans laquelle les emplacements réels sont à la fois représentés, contestés et inversés* » (1994, p. 755). Ces co-présences, toujours plus inédites au fur et à mesure que l'on s'écarte de la ville pour s'engager vers les hauteurs, à l'intérieur du bois, dans les environs ou à l'intérieur du cimetière, ne vont certainement pas sans heurts, et donnent parfois lieu à de très violentes altercations. À l'inverse, il n'est pas rare qu'elles induisent aussi un « flou » dans les appartenances, autorisant momentanément le passage d'un monde à l'autre. Car les dragueurs patentés ne croisent pas que des dragueurs assumés ; l'univers relationnel des personnes prostituées ne se compose pas exclusivement de clients, de maquereaux et, à peine plus loin, de militants associatifs ou d'agents de l'ordre. Au demeurant, les hommes des fourrés ne cherchent pas du sexe à plein temps ; celles et ceux qui tapinent se démaquillent parfois. Ils deviennent ces autres qui parfois les restreignent, les observent, les fustigent ou les jalourent. En d'autres termes, les entre-soi ne sont pas hermétiques à la « société civile », ses membres en portent même régulièrement la culotte.

2.1. Périodicité des partages et des conflits de territoire

« Il y a une petite fontaine sur la petite place où on a fait la manifestation. Je crois que c'est un artiste qui a fait cette fontaine pour la ville. Eh bien, elles [les prostituées] l'utilisent pour se laver, pour faire leur toilette. » (un habitant de Rennes, 2002)¹⁵

Ces dix dernières années, le lieu de drague appelé « Sébasto » à Marseille voit converger des groupes d'hommes habitués de l'endroit, des habitants du quartier souvent, et la drague est visiblement conviviale : « *Il y a toujours eu beaucoup d'hommes qui sont du quartier, dont c'est le territoire : c'est chez eux. À la différence de ceux qui ne font que passer, ils viennent là aussi pour discuter.* »¹⁶ Sa notoriété et sa proximité du centre-ville contribuent à en faire un emplacement apparenté au cours Dillon à Toulouse, densifiant la drague et, en même temps, diversifiant les parcours : « *Juste à côté, il y a un concierge au rez-de-chaussée d'un immeuble. Il fait comme les autres hommes, les veilleurs de nuit du C., par exemple : ils gravitent autour du lieu pour d'autres raisons que la drague, mais ils sont toujours un peu absorbés, intéressés par ce qui se passe au point d'en être devenus des utilisateurs occasionnels. Le concierge, en général, il attire les hommes dans l'immeuble plutôt que d'aller dans le parc. C'est pareil avec les vigiles du C. qui sont hétéro a priori. Parfois, ils viennent rôder près du jardin et ils se font un mec. Un jour, il y en a un nouveau qui était très agressif au début, quand il a compris ce qui*

¹⁵ Entretien recueilli par Sanselme (2004, p. 114). Cet extrait, qui illustre le fait que les personnes prostituées n'ont plus toujours un toit pour faire leur toilette, montre

aussi que des habitants reprochent aux prostituées une contamination globale de « leur » territoire.

¹⁶ Propos recueillis en 1995.

*se passait sur le lieu. Mais, petit à petit, ça a fini par l'intéresser : il y a des mecs qui sont partis avec lui dans les locaux du C. »*¹⁷ L'infirmier de nuit, le médecin de garde de l'hôpital tout proche, l'équipier en pause à la station-service du boulevard, le pompier de la caserne d'à côté, le chauffeur-livreur du petit matin : autant de personnages familiers dans l'anecdote du monde de la drague à « Sébasto », autant d'étroits voisinages que l'agenda indu isole et rend possibles à la fois.

Rue Joubert à Paris, à deux encablures de la gare Saint-Lazare, de mêmes interactions quotidiennes le plus souvent cordiales se nouent entre les différents protagonistes du lieu : la prostituée quarantenaire, l'homme en vert des poubelles, la résidente du 3^e étage, son voisin, se retrouvent volontiers accoudés au même comptoir. Des riverains de cette vieille petite enclave de prostitution sont même les seuls à avoir ouvertement soutenu les « filles de joie » lors des mobilisations contre la LSI, leur banderole les désignant comme clients. Certes, des cris s'élèvent parfois dans la nuit : la rue Joubert connaît ses frictions. Des têtes ébouriffées se penchent alors des fenêtres pour réclamer le calme, sans ambages, sans que la police ne soit convoquée. La belle Camille comprend leurs plaintes : un revers de fortune l'a contrainte à abandonner son domicile privé pour ne garder que son studio de passes. Devenue autant résidente que prostituée de la rue Joubert, elle aussi clame son mécontentement lorsque des collègues l'empêchent de dormir, sans longue rancune. Mais les conflits ne se règlent pas partout avec la même bonhomie que vers Saint-Lazare. En ville, ce n'est pas souvent le quartier en lui-même qui crée l'unité ; des populations le divisent ou se l'arrachent selon leur rôle dans les lieux : de multiples « offenses territoriales » [Goffman, 1973, p. 62] interviennent alors, typiques du caractère « polyfonctionnel » [Corajoud, 1998] de l'espace public urbain, typiques aussi de la perturbation des rythmes routiniers. Dans le 18^{ème} arrondissement de Paris par exemple, de fortes tensions ont opposé les transgenres du boulevard Ney aux résidents d'un îlot fraîchement sorti de terre. Les prostituées

avaient pris l'habitude de vendre leurs services dans les chantiers en construction ; elles ont réclamé des droits d'antériorité sur le territoire, face aux nouveaux résidents revendiquant la préservation des alentours de leur domicile privé. Plus un quartier est instable, dans la mobilité de ses populations comme dans l'évolution de ses structures immobilières, plus des sentiments d'étrangeté réitérés semblent générer des climats délétères. À Paris, la grogne de quelques riverains est partie de ces endroits en mouvements trop rapides. Constitués en groupes de pression, ils sont devenus les nouveaux électeurs idéaux auxquels les pouvoirs publics ont cru devoir apporter satisfaction.

À l'instar de la belle Camille de Joubert, citée plus haut, qui a été contrainte de faire coïncider sphère privée du sexe et sphère commerciale des passes, un dragueur du sud de la France témoigne d'une réduction similaire, cette fois de l'espace public : « À l'époque, c'était déjà un jardin d'enfants, mais c'était plus boisé. On pouvait faire l'amour sur place plus facilement. Il y avait plusieurs coins pour se cacher. Aujourd'hui, il n'y a plus que ce coin de buisson : j'appelle ça la "chambre". Elle est toujours occupée... et il n'y en a plus qu'une. C'est dur, (sourire) sauf pour les exhibitionnistes. »¹⁸ Que le sexe soit tarifé ou récréatif, qu'il se tienne sous le couvert d'un toit ou en extérieur, il est enjeu d'appropriations et de désappropriations territoriales en rapport constant avec le jardin secret, cette chasse gardée objet de toutes les projections (car toujours, par définition, celui des autres reste partiellement inaccessible mais fantasmé), et de toutes les luttes (car il s'agit, en écho, d'en préserver les frontières).

2.2. Des co-présences à éviter ?

Périphérique au milieu de la nuit, l'extrémité nord de l'île du Ramier, à Toulouse, « bascule » à l'intérieur de la rocade dans la journée. Dans son expansion quotidienne, on dirait que le centre absorbe toute la zone : la forêt devient *lieu public*, habitée des citadins qui la traversent, vaquent à leurs occupations. Des pans entiers de la trame périurbaine sont alors transfigurés par la densité du trafic

¹⁷ Ibid.

¹⁸ Propos recueillis en 1995.

ordinaire. Dans cette île, les aires de repos ou les bois proches des agglomérations, le sexe anonyme doit se faire à la fois plus prudent et plus direct pendant la journée. Les dragueurs n'y jouissent plus de ce que la nuit procure dans les mêmes lieux : la marge temporelle, et l'évidence d'une communauté d'intentions. À ces restrictions, s'ajoute l'assiduité d'une force publique qui entend maintenir l'activité « indésirable » en deçà de ses frontières nocturnes : rondes de police et contraventions s'intensifient le jour sur la route de Garons, à la demande de la compagnie d'exploitation du canal du Bas-Rhône qui a pris l'habitude de signaler les voitures suspectes stationnées au niveau du petit bois ; à Montpellier, le bois de Montmaur jouxte le zoo de Lunaret, et la présence d'hommes seuls à l'heure des sorties en famille y est malvenue au point qu'on s'en remet aux autorités ; sur le plateau du Réaltor, entre Marseille et Aix-en-Provence, ceux qui avaient jadis pour habitude de se promener nus au soleil de la garrigue doivent composer avec l'omniprésence des gardes champêtres. Partout, les rythmes et l'organisation sociale de la vie urbaine entraînent, à première vue, la multiplication des contraintes qui pèsent sur l'univers provisoirement précaire des rencontres entre hommes dans la journée.

Le jour, les personnes prostituées, ainsi que leurs clients, ont aussi à se conformer à cette exigence de transparence. Tous doivent se fonder dans le moule des activités autorisées pour lesquelles les espaces sont initialement prévus, tout particulièrement si les passes ne peuvent se faire qu'à ciel ouvert.¹⁹ À la lumière naturelle, même le racolage peut devenir problématique, lorsqu'il se tient près de certains monuments, ou lorsqu'il est susceptible de « souiller » des regards innocents. Ce n'est pas alors le moindre des paradoxes qu'une pratique qui vise à rendre visible doive se contorsionner dans la discrétion. La charte que l'association « France prostitution »²⁰ fait signer à ses membres est révélatrice à plusieurs titres :

« Article 1 : l'activité de prostitution doit s'exercer éloignée des écoles, lieux de culte, et des bâtiments symbolisant la République ; article 2 : l'activité de prostitution doit être respectueuse du voisinage et de l'environnement [...] ; article 4 : l'offre de services prostitutionnels doit faire preuve d'une certaine discrétion en évitant tout propos et/ou attitudes agressifs, violents, menaçants [...] de nature à troubler la sécurité et la tranquillité publique ; [...] ». Dans une veine comparable, le collectif des prostituées de Vincennes, « Hétaïra en colère », déclarait lors de son audition publique à l'Hôtel de Ville de Paris le 22 novembre 2002 : « Nous avons toujours exigé de la part des femmes une tenue correcte sur la voie publique, des créneaux horaires particuliers et des jours pour exercer notre activité. Ainsi, nous ne travaillons pas le mercredi compte tenu de la présence des enfants dans le bois de Vincennes. Il en va de même des samedis et des dimanches en journée. »²¹ Ces « amendes honorables » adressées aux pouvoirs publics pour les convaincre d'abandonner ce qui deviendra la LSI, outre qu'elles témoignent d'une forme de conformation sociale aux normes de respectabilité et, partant, d'une possible intériorisation du stigmate de « putain », dessinent la figure de la co-présence improbable : celle des travailleurs ou travailleuses du sexe et des enfants. Qu'elles respectent ou non leurs déclarations d'intention, au minimum, des personnes prostituées reproduisent le schéma de pensée qui voudrait qu'elles soient « souillées » ou « souillantes », quand les jeunes fruits de nos entrailles seraient « purs » mais trop perméables. Dans les faits, elles se laissent toutefois moins dicter leurs rythmes hebdomadaires et journaliers par les trajectoires familiales ou scolaires que ne le laissent entendre chartes ou preuves verbales de « bonne moralité ». À moins d'être elles-mêmes mères d'enfants : si elles s'absentent alors des trottoirs à certaines heures et certains jours, leurs propres obligations familiales en sont la raison principale.

¹⁹ À Paris tout particulièrement, où les commerces de grande distribution, tels Monoprix, ouvrent de plus en plus tard, où les cadres quittent leur bureau à des heures tardives, les activités du jour, surtout au crépuscule, grignotent de plus en plus celles réservées à la nuit.

²⁰ Association de personnes prostituées créée en 2002,

au moment des mobilisations contre ce qui n'était encore que le « projet Sarkozy » (devenu la LSI), elle a été initiée par des transgenres, des hommes et des femmes de Boulogne, mais a très vite affiché des prétentions nationales.

²¹ Archives personnelles.

Quantifier les rythmes hebdomadaires de la drague en banlieue²² révèle aussi un double mouvement. En période scolaire, les pics de fréquentation générale le mercredi et à l'arrivée du week-end correspondent à une relative diminution du nombre d'hommes venus draguer, leur présence étant plus soutenue les lundi, mardi, jeudi et vendredi, moins classiquement dévolus aux sorties en famille avec enfants. Le taux de renouvellement des dragueurs montre cependant que le nombre d'hommes déjà identifiés une première fois et le nombre des « nouveaux » s'inversent à l'arrivée du week-end. Aux discontinuités numériques, s'articulent ainsi des discontinuités génériques : l'équation « moins de dragueurs = d'autres dragueurs » correspond alors avec celle de la fréquentation générale les jours fériés et les week-ends où « plus d'affluence = d'autres affluences ». Par ailleurs, la perspective hebdomadaire qui dissocie les deux catégories d'usagers ne tient plus si on réduit l'observation aux rythmes de la journée : on les voit alors se superposer en un même emplacement et aux mêmes moments, c'est-à-dire coïncider à ces charnières de l'emploi du temps des « masses » que sont les heures de pointe. Aux temps de pause et, surtout, de déplacement entre les différents domaines d'activités spécialisés parcourus à l'échelle d'une journée, la présence des dragueurs accompagne de si près l'oscillation des moyennes de fréquentation générale qu'il n'y a presque aucun doute sur l'*identité* des trajectoires socio-spatiales en jeu.

2.3. Repérage / camouflage : stratégies spatio-temporelles contrastées

Dans les parcs, certains dragueurs laissent leur véhicule sur les grands parkings conçus pour la multitude des week-ends, avant de faire un détour par un lieu de drague. D'autres viennent faire du sport, ou sortent le chien. D'autres encore s'autorisent une attitude moins discrète, choisissant de se garer

immédiatement sous les arbres idoines. L'activité « autre » se signale aussi par la tenue : costumes ou habits de ville, chemise, cravates et souliers vernis n'excluent pas les apparences plus décontractées mais tout aussi « urbaines » en ces sous-bois. Mais chacun semble poursuivre le cours de ses activités, sportives ou de détente, et s'ignore poliment dans un cotoiement parfois périlleux mais presque toujours indifférent.

Alibis ou simples marqueurs de leur activité professionnelle, les tenues vestimentaires des dragueurs ne sont ni à coup sûr différentes de celles portées à des moments non consacrés au sexe, ni nécessairement des appareils dévolus à la séduction : elles manifestent une continuité, feinte ou réelle, entre diverses périodicités quotidiennes. À l'inverse, les habits des personnes prostituées doivent constituer un appât lors du racolage ; ils sont alors distinctifs. Mais il faut s'en dépouiller dès que cesse le temps des passes ; ceux qui les remplacent ont pour fonction de brouiller la repérabilité. Ce signe que le personnage des trottoirs doit être distinct du personnage de la « société civile » révèle bien sûr toute la « *souillure* » [Douglas, 2001] que continue de figurer la prostitution, représentation dont n'arrivent à se départir que partiellement ses principaux protagonistes. Mais dans la rue, les acteurs de la prostitution sont majoritairement des actrices. Or les femmes prostituées, en occupant les trottoirs ou les bois, ne se conforment pas à ce qui demeure d'une primauté masculine dans la territorialisation des espaces publics. Au-delà de la drague, ce sont des hommes surtout qui sont autorisés à investir les zones extérieures,²³ qu'elles soient urbaines ou rurales. Les ruptures périodiques des femmes qui, entre autres, se prostituent, sont alors plus radicales que celles de l'ensemble des hommes.

En même temps que les prostituées séparent nettement leur vie entre les heures du racolage et celles des autres activités, en même temps qu'elles essaient, dans la me-

²² Une enquête statistique s'est intéressée aux fréquentations à la Ramée, zone de loisirs de la grande banlieue ouest de Toulouse en pleine expansion. Les résultats portent sur 12 201 entrées / sorties de véhicules à moteur regroupés sous la catégorie « Tout public », dont 644 numéros de plaques minéralogiques ont été retenus pour former la catégorie « Drague ».

Exprimé en « passages » (n = 616), cet échantillon représente 345 voitures différentes sur deux semaines de saisie à dix mois d'intervalle en juin 1999 et avril 2000.

²³ Loïc Wacquant (1992) développe bien cette primauté masculine large, qu'il illustre entre autres par les gangs des villes américaines.

sure de leurs ressources, d'éloigner leur domicile privé de leur « bureau » du sexe, certains de leurs clients paraissent moins bipartir leur vie. À une époque où la voiture est devenue leur principal moyen d'accès à la prostitution, elle se fait aussi le point de transition avec leur sphère familiale. Les vitres et la tôle sont certes un préservatif social pour les indécis. Mais lorsque les passes se tiennent dans l'automobile des clients, leur lieu d'exercice voue à l'échec les stratégies strictes d'anonymat et de protection. Dans le véhicule, des bribes de l'inscription éco-

nomique et intime ne manquent pas de se révéler ; les sièges bébé à l'arrière n'échappent pas au regard. En amont, pour permettre une traçabilité en cas de violences, des prostituées notent d'ailleurs le numéro de la plaque minéralogique des hommes avec qui montent leurs collègues. Ainsi, à l'opposé des personnes qui vendent des prestations sexuelles, singulièrement les femmes, ni la voiture des clients ni leur tenue ne sont forcément un uniforme fonctionnel précis. Ils sont dans une labilité floue ; elles sont du côté du cloisonnement, spatial et temporel.

CONCLUSION

Le temps nocturne, en rupture avec le rythme des activités traditionnelles qui ont cours dans la journée, autorise l'envergure de tels déplacements ; comme un temps de vacances, il étend le territoire et ses possibles. Temps fort du littoral audois, entre mer et étangs, la belle saison, voisinage savant d'une communauté de mobile-homes et de campeurs sauvages venus de toute l'Europe, crée de solides traditions au fil des ans. Célibataires et retraités de la région en profitent de longue date, à l'affût de ses rites secrets, mais confondus avec le reste des vacanciers. Contrairement aux pères de famille qui font « masse subite » dans le bosquet, ils ont noué avec le temps des relations durables avec les dragueurs du coin. Le Technival²⁴ qui, été 1998, se tient là ne manque pas de susciter son petit effet de surprise, tant chez les élus que chez les dragueurs locaux : « *Dans la nuit, je vois débarquer des camions, des camions, des camions de partout... Il en arrivait de tous les côtés (...). On a vite compris que c'était une méga-rave : le Technival à trois cents mètres de notre camping ! Cinq jours de fête... On en a dragué des ravers ! Par contre, pas un homo du coin n'est venu. Personne... pas un habitué. (...) Il y avait beaucoup de flics. Il y a toujours beaucoup de flics qui entourent les raves, de toutes façons. Ils venaient plus par rapport à ça... Nous, on a pas eu peur (rire). Les autres, ils ont critiqué, ils ont dit que c'était nul... mais*

ils avaient peur en fait. » Pessant contre le bruit avec les autres villageois, les dragueurs « du coin » ne désertent pas la plage simplement à cause de la présence policière. Ils évitent aussi les festivaliers parce que ce sont des « étrangers » au look bizarre, vite présumés « drogués » et dangereux par ces hommes d'une autre génération.

À Paris, le tourisme crée moins l'événement saisonnier qu'en province ; il s'étale tout au long de l'année. L'été, toutefois, notamment en août, ne paraît pas propice au commerce du sexe : nombre de personnes prostituées soit prennent du repos, soit déplacent leur offre de services dans des villes balnéaires. En somme, en congé ou au labeur, elles suivent les migrations locales hors de la capitale. Les vacanciers qui, l'été, viennent faire à Paris du tourisme sexuel se trompent donc de moment. Le reste de l'année, il se pourrait aussi que la capitale cesse d'exploiter ses images d'Épinal des « petites femmes de Pigalle » pour attirer les étrangers. Du moins est-ce l'intention officielle : la municipalité socialiste de Bertrand Delanoë préconise de soustraire des dépliants touristiques les références aux lieux de plaisir sexuel. Dans un registre comparable, sous couvert de mixité économique, elle veut lutter contre les commerces à destination unique : la cible est notamment les boutiques de porno dont les vitrines se succèdent à la queue leu leu dans certaines rues. Mais cacher ces seins

²⁴ Festival de musique électronique en plein air, en général

organisé à la dernière minute loin des zones urbaines.

que nous ne saurions voir ne dit rien de leurs déportations, transformations et invisibilisations consécutives. Le *sexe* est mort, vive le *sexe* ! Rusé, il semble se rire des injonctions et s'immiscer dans les impensés de la loi. Les expériences décrites dans cet article ne mettent pas simplement à profit l'anonymat présumé typique de la grande ville, mais la masse des gestes à la fois multiples et infiniment particuliers qu'elle superpose les uns aux autres. Si manifeste en nos pleins centres métropolitains marqués par le cosmopolitisme, le conflit moral et urbanistique masque le temps long du désir : sans cesse, il y recompose ses territoires en secret, et avec eux, l'économétrie sociale des rencontres. De ces processus, il reste pourtant difficile d'isoler ce qui relève de l'aisance qu'il y aurait à circuler d'un lieu à l'autre, bref, à dire comment sont mis à profit le temps et la relative liberté dont on dispose. Toujours, il semble falloir considérer d'abord qu'elle procède d'un « agencement », si ce n'est d'un dispositif, d'où la contrainte n'est jamais exclue :

« *Les facteurs d'apparition de ce que nous avons désigné sous le nom de « régions morales » sont liés en partie aux contraintes imposées par la vie urbaine, en partie à la licence qu'elle procure.* », dit déjà Robert Park (1925, p. 128). Dégager de cette tension manifeste à même l'espace public des villes un caractère permanent ne constitue en définitive qu'une phase dans la compréhension des manifestations secrètes de la sexualité. Que dire de la visibilité sinon qu'elle contribue amplement à masquer la contingence des ancrages et des appartenances, constante en dépit des diverses formes d'assignation à territoire ou à identité ? En tout cas, la proposition consistant à voir la ville comme « *une mosaïque de petits mondes en contact mais ne s'interpénétrant pas* » (Park, 1952, p. 47) est sérieusement contredite par les espaces investis au grand jour par la sexualité secrète. Le territoire « *sexuel* » n'est pas simplement annexe ou contigu à d'autres espaces sociaux ; il les chevauche et les relie plutôt que de les isoler.

BIBLIOGRAPHIE

- BECKER H. (1985), *Outsiders*, Paris, Éditions Métailié, 250 p.
- CORAJOUD M. (1998), Espaces publics, conflits d'usage, *Les carnets du paysage*, n° 1, pp.7-15.
- DESCHAMPS C. (2006), *Le sexe et l'argent des trottoirs*, Paris, Hachette Littératures, 238 p.
- DOUGLAS M. (2001), *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte, 205 p.
- FOUCAULT M. (1967), « Des espaces autres », Conférence au cercle d'études architecturales, 14 mars.
- FOUCAULT M. (1994), *Dits et écrits*, Paris, Éditions Gallimard, pp. 752-762.
- GAISSAD L. (2005), From nightlife conventions to daytime hidden agendas : dynamics of urban sexual territories in the south of France, *Journal of Sex Research*, vol. 42, n° 1, pp. 20-27.
- GOFFMAN E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne*, vol. 2 : *Les relations en public*, Paris, Éditions de Minuit, 368 p.
- GURVITCH G. (1958), *La multiplicité des temps sociaux*, Les cours de Sorbonne, Paris, Centre de la Documentation Universitaire.
- GWIAZDZINSKI L. (2000), La nuit, dernière frontière, *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n° 87, pp. 81-88.
- HANNERZ U. (1983), *Explorer la ville. Eléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Éditions de Minuit, 432 p.
- JÄCKLEIN W. (1998), Enjeux et rationalités des acteurs de prévention contre le sida en milieu gai à AIDES Toulouse, Rapport de stage de DEA de sociologie, Université de Toulouse-le-Mirail, Toulouse.
- JOSEPH I. (1998), *La ville sans qualités*, La Tour d'Aïgues, Éditions de l'Aube, 216 p.
- MELBIN M. (1978), Night as frontier, *American sociological review*, vol. 43, n° 1, pp. 3-22.
- PARK R. E. (1925), « Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain », in Y. Grafmeyer, I. Joseph (1984), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, 378 p.
- PARK R. E. (1952), *Human Communities*, Glencoe, Illinois, Free Press, 278 p.
- RAUSHENBUSH W. (1979), *Robert E. Park: Biography of a sociologist*, Durham, Duke University Press, 206 p.
- ROCHE D. (1982), *Journal de ma vie. Jacques-Louis Ménétra, compagnon vitrier au 18^e siècle*, Paris, Éditions Montalba, 432 p.
- SANSELME F. (2004), Des riverains à l'épreuve de la prostitution. Fondements pratiques et symbolique de la morale publique, *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n° 93, pp. 111-117.

TARRIUS A. (1995), *Arabes de France dans l'économie mondiale souterraine*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 219 p.

WACQUANT L. (1992), Le gang comme prédateur collectif, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 93, pp. 88-100.

WELZER-LANG D., BARBAROSA O., MATTHIEU L. (1994), *Prostitution : les uns, les unes, les autres*, Paris, Éditions Métailié, 240 p.
